

Le Pe

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. — N° 9667.

SIX PA

DIRECTION

18, rue d'Enghien, PARIS (10^e)

TELEPHONE N° 102.75 — 102.73 — 115.00

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS

SEINE ET SEINE-ET-OISE

Trois Mois 5 fr.

Six Mois 9 fr.

Un An 18 fr.

Dernière Edition

APRÈS-DEMAIN DIMANCHE 19 AVRIL

Le Petit Parisien

COMMENCERA

Vision Rouge

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

GEORGES MALDAGUE

VISION ROUGE est une des œuvres les plus puissantes qui soient sorties de la plume de notre éminent collaborateur.

C'est une histoire pleine d'imprévu, avec des situations très fortes où le sentiment joue souvent un rôle prépondérant.

L'auteur de la *Parigole*, de *Sans Pitié*, de la *Dot Fatale*, *Tue-les!* la *Main Gauche*, la *Griffe d'Or*, etc., etc., s'est encore surpassé, dans ce roman poignant.

UN GENRE NATIONAL

C'est un lieu commun — dont la valeur ne dépasse pas celle de tous les lieux communs, — que l'opérette est un genre mort, frappé d'une irrémédiable décadence. Elle s'épanouissait il y a quarante ans dans le Paris du second empire. Elle végète, nous assure-t-on dans le Paris républicain.

La représentation dont on lira plus loin le compte rendu suffit à prouver le contraire. Mais on me permettra de ne m'en point tenir à cette simple constatation et d'expliquer brièvement pourquoi je ne peux croire que ce genre national soit entré, sous l'action de je ne sais quelle loi historico-dramatique, dans une période de déclin.

L'opérette, pièce en trois, quatre ou cinq actes avec un livret complet et une partition considérable, est sortie de petites œuvres courtes, en un seul acte, qu'on jouait, soit au théâtre, soit au café concert, à la fin du règne de Louis-Philippe.

C'est l'époque où Hervé, ancien organiste et ténor impénitent, écrivait *Don Quichotte* et *Sancho Pança*, « tableau grotesque en un acte », et la *Prise de Grogomar par les intrus* « en mi grand dièze avec soixante-neuf pétards à la clef... » C'étaient de truculentes fantaisies, dont la verve s'est un peu refroidie avec le temps. Mais d'autres saynètes, comme les *Deux Aveugles*, de Jules Moinaux, ont gardé tout leur attrait de franche et débordante gaieté. L'accueil que leur faisait, il y a quelques semaines, le public des représentations populaires de l'œuvre des Trente ans de théâtre en témoigne éloquemment. Il est vrai que le musicien qui a signé la partition s'appelait Jacques Offenbach.

Offenbach est en effet le roi de l'opérette. Et, s'il est vrai suivant un vers célèbre que :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux nul ne remporta plus de victoires que l'auteur d'*Orphée aux Enfers* et de *Barbe-Bleue*, de la *Grande-Duchesse* et de la *Belle Hélène*, de la *Vie Parisienne*, de la *Périorité* et des *Brigands*... J'en passe et des meilleures, — sans oublier cependant d'ajouter à cette liste des triomphes de la raison sociale Offenbach, Meilhac et Halévy, les deux gros succès d'Hervé, l'*Oeil crevé* et le *Petit Faust*.

Toutes les fois qu'à notre époque on a repris quelque-une de ces œuvres légères, il s'est trouvé des critiques grincheux pour les condamner au nom du principe de l'évolution des genres. Le public a donné tort aux critiques, en applaudissant, il y a deux ans, la *Belle Hélène*. Mais les critiques en ont été gâtées pour déplorer l'erreur du public, et ils ont maintenu leur opinion.

Cette opinion, l'avouerai-je? me semble injustifiée. Et je ne vois rien, dans les traits caractéristiques de l'opérette de la grande époque, qui interdise à ce

genre de reflourir en un nouveau printemps.

Quel est, en effet, au point de vue du livret, le fond de l'opérette proprement dite, qu'il ne faut pas confondre avec certains opéras-comiques qu'on a arbitrairement baptisés de ce nom? C'est, évidemment, la parodie, parodie mythologique, parodie historique. On peut aimer plus ou moins la sorte particulière de plaisanteries qui en jaillit. Mais le gros public n'a pas cessé de s'y abreuver avec plaisir, et cela est si vrai qu'à chaque reprise de ces œuvres on force, loin de l'atténuer, la note parodique. Ce fut le cas, avec quelques excès même, pour les représentations que les Variétés cet hiver donnerent d'*Orphée aux Enfers*.

Un autre trait de l'opérette, c'est l'irrespect, l'irrespect total et absolu. Mais, par là encore, elle n'est pas, je pense, pour déplaire à notre époque, qui se pique d'être une époque de blague et d'ironie quand même. Comme le faisait naguère observer dans une spirituelle étude sur l'histoire de l'opérette M. Paul Souday, l'opérette a tout bouffonné même les brigands, — dans la pièce de ce nom, — même les hommes à succès, — le Paris de la *Belle Hélène*, le Fritz de la *Grande-Duchesse*. Et, ce faisant, elle est allée contre l'un des principes les mieux assis de la tradition théâtrale, qui veut que le brigand soit toujours sympathique, que toujours Don Juan soit irrésistible.

Qui ne voit d'ailleurs que sous cette immense parodie, que détaille, que souligne, qu'anime une musique dont le « tourbillon frénétique, suivant le mot de Sarcey, a emporté toute une génération, » il y a toujours une dose d'observation morale, que nous serions heureux de retrouver dans certaines des « pièces psychologiques » que nous apportent les auteurs d'aujourd'hui.

Dieux et héros d'Offenbach, seigneurs moyenâgeux, comme ceux que nous montrait hier le *Sire de Vergy*, sont, sous leur manteau de mythologie ou de légende et sous le masque de leur bouffonnerie, des personnages humains d'une vérité courante. Ménélas est le type classique du mari trompé. Calchas représente l'exploitation savante de la crédulité populaire. Hélène est aussi impulsive et névrosée que la plus moderne de nos grandes coquettes. Et certains couplets de la *Grande-Duchesse* sur la guerre, le finale du premier acte, entre autres, constituent la durable caricature de la passion guerrière et conquérante.

Ajouterai-je que ce théâtre gai et bon enfant est assuré par cette qualité même de profiter de la réaction qui se dessine heureusement contre l'insupportable mode de « roserie », qui a trop longtemps sévi sur nous. Une école littéraire, — qui peut-être n'avait pas à aller bien loin pour chercher ses modèles, — a, depuis des mois, mis en scène d'odieuses silhouettes de petits jeunes gens mal appris, abstrauteurs de quintessence, briseurs de cœurs, contempteurs de femmes et, — qu'on me passe le mot, — « mufles » avec délices. Le public a supporté quelque temps, parce qu'il est docile. Mais sa docilité a des bornes. Et il commence à se regimber. L'opérette en profitera.

Qui ne voit enfin que les qualités musicales d'Offenbach, sont celles-là mêmes que prisent le plus les théoriciens de la musique moderne? Que cette adaptation intime du livret et de la partition, cette exacte harmonie des paroles et des sons qu'on exige aujourd'hui ont été d'instinct réalisées par lui? Qu'à cet égard encore le genre, qu'il domine, peut renaître, à condition qu'il repaissent les qualités éminentes qu'avec Meilhac et Halévy il y porta naguère?...

Cette conclusion, qui est celle de l'étude que je citais tout à l'heure, s'impose à tous les esprits impartiaux : « Le goût de la fantaisie légère et de la bouffonnerie philosophique est aussi durable que celui du drame pathétique ou de la comédie d'observation. Il peut y avoir des interrègnes et des métamorphoses. Les catégories de l'esprit demeurent.

N° 69. — Feuilleton du PETIT PARISIEN.

VIERGES DE FRANCE

GRAND ROMAN INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

L'AMOUR ET LA HAINE

XIX (suite)

Une Décision

Dominique et Mirecourt buvaient les paroles de Cécile.

Le ton net, décidé, énergique et calme de la jeune femme, si peu en rapport avec sa douceur, son effacement ordinaire, leur semblait gros de sous-entendus et de menaces.

Comme cette Elsa Ragot dont elle parlait, est-ce qu'à elle aussi ses yeux s'étaient ouverts?

Est-ce qu'elle connaissait enfin le triste sire dont la présence leur était à tous une si lourde charge?

Mais, ce serait le bonheur!... le bonheur pour tout le monde!

— Merci de m'associer à une de vos bonnes œuvres, ma petite Zizie, dit le marquis; je ferai pour votre protégée tout ce que vous désirez.

— J'en étais sûre, dit-elle; tout à l'heure, je vous donnerai l'adresse de cette malheureuse et certaines explications nécessaires.

Dominique jeta un rapide coup d'œil vers le grand castel placé au milieu de l'un des

— Est-ce que mon gendre se moque de nous une fois de plus? demanda-t-il à Bernard. Il est véritablement bien mal élevé. Il est bientôt midi et demi et il ne nous a pas encore donné signe de vie.

Bernard, qui était loin d'aimer Gaultier, on le sait, répondit :

— Nous sommes beaucoup trop indulgents pour lui, les uns et les autres. Un de ces jours, je lui lirai les oreilles comme jadis, et tu verras comme ça lui apprendra les convenances.

Cécile ne répondit pas, ne protesta pas, il sembla au contraire à Bernard que son grand œil toujours si doux avait un éclair d'approbation et de colère.

Elle fit deux pas vers la table et touchant la sonnette électrique :

— Déjeunons, dit-elle.

Au même instant, une des portes de service s'ouvrit, et un valet de chambre se montra. Mais sur le plateau d'argent il n'y avait ni plat fumant, ni hors-d'œuvre.

On voyait simplement une enveloppe cartonnée.

— On vient d'apporter cela pour madame, dit-il, en s'approchant de Cécile.

Sans émotion, la jeune femme prit la lettre, disant en se retournant vers Bénédict et le marquis :

— Permetts-tu, père; permettez-vous Bernard?

— Certainement.

Elle déchira l'enveloppe, et comme si désormais elle ne voulait plus avoir de secret pour eux, elle lut distinctement les lignes suivantes :

« Ma Zizie adorée :

« Hier au soir, j'étais préoccupé abominablement par l'attitude singulière qu'avait eue dans la journée mon caissier.

Vienne demain ou dans cent ans un autre Meilhac, un autre Halévy, un autre Offenbach et l'on verra refleurir un opéra-bouffe, qui ne sera pas exactement celui de ces maîtres, car tout change, mais qui s'adaptera aux idées et aux modes du jour.

C'est la vérité même : et si, malgré de beaux succès — plus éclatants même que ceux d'Offenbach par le nombre des représentations, — l'opérette, depuis la grande époque, n'a rien produit d'aussi définitif que les œuvres de ces trois maîtres, c'est que, jamais, le rare ensemble de mérites qui se trouvaient en eux réunis ne s'est rencontré, en parlant d'auteurs vivants. Je ne veux pas ici sortir de mon rôle. Mais prenez les pièces qui ont le mieux réussi, celles même qui ont été jouées deux et trois mille fois, et vous reconnaîtrez que, par quelque point, musique, livret, esprit de détails ou harmonie de l'ensemble, elles le cèdent à leurs devancières.

Il est donc certain qu'il y a dans cette voie quelque chose à faire. Et il est fort heureux que parmi les « jeunes », quelques-uns, — qui n'ont pas d'ailleurs à s'en plaindre, — s'y engagent résolument. Je l'indiquais tout à l'heure, mais j'y insiste. Les chefs-d'œuvre de l'opérette ne se sont pas épanouis tout d'un coup et sans préparation. Des centaines de petites pièces en musique leur avaient frayé le chemin. Ils étaient un achèvement et non point un commencement.

Il en sera de même aujourd'hui. L'opérette peut ressusciter. Elle le peut en s'harmonisant au goût du jour sans abandonner ses traditions maîtresses. Mais il faut pour cela une intensité de production, que le public a le devoir et le moyen de stimuler. C'est pourquoi nous recueillerons toujours avec plaisir l'écho des applaudissements par lesquels il encourage les plus heureuses de ces tentatives. Ces applaudissements s'adressent en effet à un genre national entre tous.

JEAN PROLLO

Faits du Jour

HIÉR.

— A l'issue de la revue de Mustapha, le Président de la République a offert, au palais d'Été, un déjeuner de 100 couverts. Dans la soirée, il est parti pour Oran.

— Au sujet de l'affaire dite des Chartreux, M. de Valles a entendu M. et Mme Guérre, ainsi que M. Edgar Combes.

— Il a neigé à Paris et sur plusieurs points de la France.

AUJOURD'HUI

— M. Loubet arrivera à Oran à 9 h. 35 du matin, après un arrêt à Saint-Denis-du-Sig.

LES RACES LATINES

L'accueil que reçoit M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique, dans son voyage officiel en Italie, est très chaleureux, autant qu'on pouvait le désirer, plus peut-être qu'on n'osait l'espérer.

Non seulement à Rome, mais dans toutes les villes où il s'est arrêté, le représentant du gouvernement de la République a été l'objet de manifestations significatives.

Les discours échangés, la réunion même du congrès des races latines, tout démontre que les Italiens évoquent maintenant les souvenirs qui les unissent aux Français, avec autant d'empressement qu'ils mettaient de soin naguère à les répudier.

Il faut saluer avec joie cette renaissance de l'amitié qui, comme la grande Renaissance artistique du seizième siècle, semble prendre son essor de l'Italie revenue à ses origines.

Aujourd'hui l'âme italienne ne se tourne plus vers Berlin et le traité de la triple alliance n'apparaît qu'comme un papier diplomatique, destiné à demeurer inactif dans les bureaux des chancelleries.

Si cette situation n'a pas existé pendant le règne du roi Humbert, nous devons reconnaître que le malentendu est peut-être né en partie par notre faute.

Sans absoudre certainement la politique agressive de M. Crispi, qui fut inexorable,

nous devons avouer que la France n'a pas eu assez vite et assez profondément le sentiment que l'Italie était devenue une grande puissance.

Napoléon III, à Mentana, a fait sentir un joug aux Italiens et, plus tard, même sous la République, la présence à Civita-Vecchia de la frégate française l'Orénoque, mise à la disposition du Pape, offensait le jeune royaume.

Nous parlions trop souvent de Magenta et de Solferino :

Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.

Heureusement tout cela est loin; et si l'amour-propre légitime de la nation italienne peut encore souffrir parfois, ce n'est plus de notre fait, mais peut-être de la protection encombrante de Guillaume II.

Evoquant de nouveau les liens séculaires du sang, les deux peuples latins du Nord et du Sud des Alpes peuvent marcher d'un pas égal, en se donnant la main, et poursuivre, dans un accord cordial, leurs destinées avec l'espoir que l'avenir les fera prospères et glorieuses.

LES FÊTES DE PARIS

On a nommé hier le comité des fêtes de Paris. Il groupe toutes les forces vives de la capitale, le haut commerce, la grande industrie, les services publics, la presse, s'il vous plaît, et les grands cercles, le Touring-Club et les Unions sportives, tous les syndicats patronaux, les sociétés hippiques, sans faire mention du fretin, d'une foule de simples personnalités dont chacune est considérable et le sait. Une telle réunion de puissances et de compétences ne peut manquer, me direz-vous, de faire grand et fastueux, de mener à bien les conceptions les plus magnifiques, les plus coûteuses.

Les projets affluent à l'adresse des organisateurs. Il en est de très intéressants, parmi lesquels ceux dont le Petit Parisien a fait mention dans son premier article. Celui qui semble devoir rallier tous les suffrages concerne le grand carrousel militaire auquel participeraient les écuyers de Saumur, les officiers de l'école de guerre et des garnisons de Paris et des environs. On y inviterait des officiers étrangers, des Italiens pour rendre la politesse du récent concours de Turin, des Belges pour rendre celle de la chevauchée d'Ostende sans qu'il soit question, halions-nous de le dire, de rail meurtrier pour les chevaux d'armes qui seront présentés et obtiendront des prix. Et ce serait, en vérité, un spectacle peu banal que celui d'évolutions et de reprises exécutées par la fine fleur des cavaliers militaires européennes sur la pelouse d'un de nos champs de course.

Ce carrousel aurait lieu le dimanche 14 juin, à Auteuil ou à Longchamp. Il y aurait, en même temps, concours de musiques venues de partout.

Le lundi 15, première journée des galas parisiens et concours d'élégance pour toilettes de ville portées par les dames. Afin de ménager toutes les susceptibilités, le concours serait organisé de façon aussi discrète que possible, sans inscription préalable ni formalités d'aucune sorte. Un jury composé d'artistes de la mode noterait au hasard parmi les personnes présentes les toilettes les plus remarquables, les plus empreintes de chic parisien et de goût. A l'heureuse propriétaire du costume primé, une gerbe de fleurs serait remise. Un imperceptible petit médaillon de métal serait fixé à la gerbe. Et tout médaillon donnerait droit à un tirage de bijoux de grand prix, de bijoux artistiques offerts par le haut commerce. Il y aurait, nous a-t-on dit, des lots splendides, car l'argent doit abonder. Aucun nom cité, aucune liste de lauréates. Ce serait donc parfait.

Le deuxième concours d'élégance aurait lieu dans la soirée de ce mardi, pour les toilettes de gala à l'Opéra.

Et le jour suivant nous aurions l'ouverture du Salon de la mode dans un local luxueux. Récentes créations des couturiers parisiens, qui doivent se surpasser, des modistes, des maîtres de la parure, bijoux et dentelles. Et cette fois, la plus large publicité, avec grands prix, médailles, diplômes. Et ce n'est pas fini. Pour le jeudi, on nous promet un corso d'automobiles fleuries.

En plein Paris, enfin, au Palais-Royal, le jeudi soir, aurait lieu une grande fête de nuit à la mode du Directoire, avec le décor et les costumes étranges, presque lascifs, de cette époque artificielle. Quel spectacle féérique ne nous promettent pas les plus gracieuses artistes des théâtres costumés en merveilleuses et coudoyant la pittoresque et légendaire Mme Angot avec ses demoiselles des Halles. Autour d'elles, les musées

de

ABONNEMENTS

Départements	Etranger
6 fr. Trois Mois.....	8 fr.
11 fr. Six Mois.....	15 fr.
22 fr. Un An.....	30 fr.

ANNONCES

Les Annonces et Réclames sont reçues
à l'OFFICE D'ANNONCES
(TÉLÉPHONE N° 117.00)
10, Place de la Bourse, PARIS (2°)

dins, les incroyables, les officiers chamarrés de la garde des directeurs, toutes les fantaisies et toutes les folies de l'avant-dernière fin de siècle.

A cette fête de nuit on ne pourrait entrer que moyennant un prix assez relevé. Mais, le lendemain elle serait répétée en fête populaire à tarif réduit. Et tout le monde pourrait ainsi participer à l'éclat de ces spectacles réellement bien conçus.

Le Grand Prix cycliste aurait lieu le dimanche 21. Dans la soirée, un immense cortège d'automobiles illuminées se déroulerait dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, l'avenue de la Grande-Armée, les Champs-Élysées et s'arrêterait sur la place de la Concorde illuminée elle-même *a giorno* ainsi que les boulevards.

Tout cela suffira-t-il pour retenir à Paris, après le Grand Prix et pendant huit jours, les Parisiens riches et les étrangers qui font vivre tant de pauvres gens ? Je le crois sincèrement. Il faut y travailler et réussir.

Lucien VRILY.

admirable pur sang gris pommelé. C'est un chef kabyle ; puis, autour de la voiture, au trot, sur de fins petits chevaux arabes, caracolent les autres chefs, types achevés de ce que les races berbère, kabyle et arabe peuvent fournir de plus parfait. Immobiles sur leurs hautes selles de velours cloutées d'or, dont les tapis de soie brochée se déploient comme des manteaux sur la croupe de leurs montures, ils gardent une dignité, un calme vraiment imposants, et maîtrisent sans efforts leurs nobles bêtes que les cris, les braves, les acclamations et les longues salves d'artillerie tirées dans la rade inquiètent et énervent.

Le soleil, dégagé de ses voiles, verse sur eux des torrents de lumière. Tout resplendit, et, sur les baïonnettes en fourré des carrés d'infanterie, passent de vifs éclairs.

Lentement, dans sa daumont, aux côtés de laquelle marchent les généraux Caze et Bailloud, le Président de la République passe sur le front des troupes, puis revient vers la tribune pour procéder à la remise des décorations militaires.

LE Supplément Littéraire du "Petit Parisien"

ILLUSTRE EN COULEURS

qui est mis en vente cette semaine offre à ses lecteurs deux superbes gravures.

Celle de la première page représente :

DANS LE SUD ORANAIS

ATTACQUE D'UN CONVOI. — RÉSISTANCE ACHARNÉE

Nos lecteurs trouveront à la huitième page :

LA RECLUSE AUX CHATS

Puis dans une page d'intérieur :

La Tiare de Saïtapharnès

Le Voyage de M. Loubet

La Revue de Mustapha. — Imposante Manifestation militaire. — Visites à des Centres agricoles.

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Alger, 16 avril.

Un soleil d'une douceur charmante s'est levé ce matin sur une Alger tout emmitouflée de brumes légères, voilée par une coquetterie exquise, comme une Mauresque sous son haïck. Dès six heures du matin, les indigènes sont sortis de la kasbah pour se porter en foule aux environs du terrain de manœuvres de Mustapha, où doit avoir lieu à huit heures et demie la revue des troupes de la division d'Alger.

Nous partons, nous aussi. La ville s'éveille peu à peu aux sons éclatants des fanfares militaires. La nouba des tirailleurs algériens passe à sept heures, mettant dans le silence de la matinée légère, toute poudroyante de lumière, une note gaie, pittoresque et bien africaine. La rade est encore endormie. Les énormes cuirassés, les croiseurs sveltes, les torpilleurs blancs, allongés comme des fuseaux sur l'eau plaquée d'argent et d'or, demeurent immobiles. À peine si de temps à autre on aperçoit de fugitives ondes qui passent perdues dans le brouillard lumineux.

A Mustapha

Nous arrivons à Mustapha. Le terrain de manœuvres est de dimensions fort restreintes, mais il est situé par contre dans un cadre merveilleux quoique amoindri en partie par de laides bâtisses modernes et qui n'ont rien, hélas ! de pittoresque.

Huit heures. Les tribunes se garnissent à vue d'œil. Tout ce que Alger compte de notabilité est ici.

Elles sont d'ailleurs fort gentiment décorées ces tribunes de tentures de soie et de plantes vertes disposées en massifs fleuris.

Les troupes à pied remettent sac au dos. Les cavaliers remontent à cheval. Le Président de la République fait son entrée sur le terrain de manœuvres. La revue va commencer.

Arrivée du Président

La voiture débouche sur le terrain de la revue. En tête s'avancent un peloton de spahis et un peloton de chasseurs d'Afrique, puis, spectacle inoubliable, ce sont ces cards, ces aghas que nous avons naguère applaudis et acclamés lors des visites du tsar Nicolas II à Paris, à Châlons et tout récemment encore à Bétheny. A leur tête, un colosse vêtu d'un long burnous rouge sur lequel étincellent des décorations, coiffé d'un gigantesque chapeau, caracole sur un



LE GENERAL CAZE

Le général Bailloud, ancien chef de la maison militaire du Président de la République, commande les troupes de terre, qui sont ainsi disposées :



LE GENERAL BAILLOUD

Première ligne : sapeurs-pompiers, 11^e bataillon d'artillerie à pied, 26^e bataillon du génie, sous les ordres du général Cauvin, commandant supérieur du génie en Algérie et gouverneur d'Alger ; douaniers et 1^{re} brigade d'Alger, sous les ordres du général Gillet, commandant la subdivision d'Alger.

Deuxième ligne, placée sous les ordres du général de division de Forsanz, commandant la cavalerie d'Algérie : groupe des batteries montées et batteries de montagne sous les ordres du général de Lamothe ; 1^{re} brigade de cavalerie d'Algérie, sous les ordres du général Valuy.

Les Décorations

Le Président remet successivement au général Gauvin, commandant supérieur de la défense, la croix de commandeur de la Légion d'honneur ; la croix d'officier aux commandants Gossine, Juvamie, et les insignes de chevalier à une quarantaine d'officiers et de sous-officiers.

La musique des zouaves ouvre et ferme le ban. Les étendards, devant lesquels la remise des décorations s'est effectuée, s'inclinent. Le chef de l'Etat monte dans sa tribune et est salué d'une unanime acclamation.

Les troupes s'ébranlent et vont se masser au fond du terrain de manœuvres pour le défilé et la charge.

Dans la tribune officielle, aux côtés du chef de l'Etat, sont MM. Fallières et Léon Bourgeois. Derrière lui MM. Pelletan, Del-

soin que dans un vase d'or pur on scellerait le plus précieux, le plus subtil des parfums.

Le soir, comme il l'avait annoncé, Gaultier, en effet, arriva.

Il fut particulièrement aimable avec sa femme, son beau-père, même avec Bernard.

Partout chez les uns comme chez les autres, surtout chez Cécile, il rencontra une politesse correcte, mais si froide que, malgré son formidable aplomb, il en fut démonté.

Alors, en prenant le café dans le coquet salon où d'ordinaire la famille passait la soirée, il voulut avec forces détails raconter l'aventure qui lui était arrivée à sa maison de commerce.

Son caissier, subitement, avait eu un accès de fièvre chaude.

Bernard, un sourire railleur sur les lèvres, l'écoutait avec une attention profonde, mais de temps en temps il l'interrogeait, pour le pousser à fond sur certaines invraisemblances, sur des contradictions et d'évidents mensonges qui sautaient aux yeux.

Alors Gaultier perdit tout à fait la tête. Il voulut invoquer le témoignage de Cécile, s'appuyer sur elle, trouver en son habituelle bonté le secours dont il avait besoin.

Il la regarda.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction, quand dans les yeux clairs, les yeux qu'il avait jadis connus si tendres, se enamourés, les yeux si extasiés et si crédules, il rencontra la même expression toute d'ironie et de mépris qu'avaient ceux de Bernard.

Mais son dépit et son épouvante augmentèrent encore à la dernière scène que lui réservait cette fatale soirée.

En effet, au moment où la famille allait se séparer, Dominique s'approcha de son genre et lui dit :

— Voulez-vous, demain matin, avant votre départ pour la maison de commerce, venir me trouver dans mon cabinet de travail ?...

Le semestre de la rente que je fais à ma fille est échu et comme j'aime la plus grande exactitude en toute chose, je désire régler cette question avec vous.

Albert, alléché et heureux, s'inclina en souriant.

Vrai, ce n'était pas trop tôt !...

Les refusants la velle, il alla donc le toucher d'un autre côté et pouvoir les porter à la Tourterelle dont les récriminations et les scènes, sans cela, seraient devenues intolérables.

Il répondit, épanoui et gracieux :

— Je suis à vos ordres ; aimez-vous mieux que je me présente chez vous à huit heures ou à neuf heures ?

— Cela m'importe peu, répondit Brésilia, je me lève très tôt et je n'ai pas l'intention de sortir demain matin.

Cécile était déjà montée, passant la première.

Donnait dans le couloir, avant celle de la jeune femme. Dans cette pièce, éclairée et apprêtée pour la nuit, son valet de chambre, debout, paraissait attendre des ordres.

Stupéfait, il regarda sans comprendre.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Est-ce que par hasard elle était tachée, fâchée au point de lui refuser l'usage de sa chambre ?

Oh ! mais alors ce serait grave, extrêmement grave.

(A suivre.) PAUL D'AIGREMONT.

Traduction et reproduction interdites.